

**LITTERATURE MAGHREBINE D'EXPRESSION  
FRANÇAISE :  
le masque des écrivains tombe à Midi**

M.Fatima DOGHMANE  
Université Kasdi Merbah-Ouargla

---

Qu'est-ce que la littérature maghrébine d'expression française sinon cet arrêt de l'Histoire soudain indécise au carrefour des libertés humaines. Qu'est-ce que cette maghrébinité de l'écriture aliénée sinon cette quête de soi dans le métissage des identités éternellement à perdre et à retrouver. Qu'est-ce que l'écrivain maghrébin sinon ce naufragé d'une tradition de l'oral, brutalement jeté sur les récifs sans pardon de l'écrit.

Il nous appartient désormais de relire de près l'œuvre colossale de la littérature maghrébine d'expression française ; d'en faire nôtre la pensée. Cette pensée en désordre qui se recherche une raison de survivre dans la débâcle de notre inconstance intellectuelle aux prises avec nos dilemmes de lendemains sans futurs.

Il est plus que temps pour nous Maghrébins de récupérer, sans égocentrisme, l'expression littéraire de notre Etre ouvert sur notre Devenir ; de relire les œuvres et les travaux prétendument critiques qui ont bouleversé notre imaginaire et corrompu notre imagination au point de nous faire délaissier notre identité culturelle.

« Ne pas faire de choix est une erreur. Stanislavski disait : « soyez spécifique » ».<sup>1</sup>

Notre spécificité réside justement dans notre volonté et notre désir légitimes de nous assumer, d'avoir le courage de reconnaître notre production intellectuelle en dépit des contradictions qui minent son existence et des paradoxes qui déchirent son essence. Pourtant, ces œuvres, partagées entre la mesure et la démesure, composent la Voix qui proclame au monde notre maghrébinité constitutive.

Nous n'avons pas la nostalgie du paradis perdu ni celle du temps retrouvé. Ce n'est pas une ignorance par la superbe mais la nécessité de libérer notre écriture du carcan de l'insignifiance des temps occidentaux. Notre déclinaison est autre, notre conjugaison est celle des mille et une nuits traversées par la poésie enfantine de la jeunesse du cosmos. Nous sommes semblables à ces écoliers fervents défenseurs de l'école de la vie car conscients sommes-nous « qu'aucun enfant ne franchit le seuil d'une école sans s'exposer au risque de se perdre ; (...) de perdre cette vie exubérante, avide de connaissances et d'émerveillements, qu'il serait si exaltant de nourrir, au lieu de la stériliser et de la désespérer sous l'ennuyeux travail du savoir abstrait. Quel terrible constat que ces regards brillants soudain ternis ! »<sup>2</sup>

Aujourd'hui, il est de notre devoir de nous réhabiliter à nos propres yeux trop souvent aveuglés par l'intense lumière des préjugés identitaires et les tentatives éperdues de plaire à la critique occidentale. C'est pourquoi devons-nous reconquérir les territoires oubliés de notre mémoire collective, berceau de notre inspiration majeure, à même de rendre l'ineffable expérience de l'écriture.

Cette écriture se révèle au cœur de l'alchimie des signes maghrébins pour forger notre symbolique ouverte sur la contemporanéité. « Cela relève de ce que Vladimir Jankélovitch appelait « le courage des commencements » ».<sup>3</sup> Cette écriture constitue une invitation à la lecture de notre passion de vie, le procès de la sensibilité et de l'esthétique pour dire et se dire aux autres dans la passion des mots avides d'espace d'expression.

Ces mots de la passion portent en eux les germes de l'insurrection intellectuelle préparant à la décolonisation des esprits ; ils explorent la parole d'une géographie de la poésie, du roman et du théâtre, soumise à la puissance de l'Histoire à laquelle tente vainement d'échapper le Verbe. Car « parler du beau est une bonne manière (...) de mettre en relief l'inhumain, de parler d'abord d'espoir ».<sup>4</sup>

Le Verbe libère nos phobies ; « la voix est le propre de l'homme »<sup>5</sup> qui ne peut de fait se résigner au silence parce qu'incontestablement « la voix est

l’empreinte de la personnalité ». <sup>6</sup> La personnalité compose le masque de notre individualité lorsqu’elle pactise avec l’écriture du dévoilement et de la dénonciation pour la propagation des incendies littéraires. Chaque incendie s’origine dans une étincelle de séduction par la force de la fonction poétique et la rébellion de la polysémie des images afin de susciter l’écrivain.

L’écrivain est par définition l’être des fantômes éveillés, ceux de la grande solitude au milieu des foules. L’écrivain est l’éternel condamné des fonds ténébreux de l’intimité langagière que maudissent les puristes de la langue. L’écrivain est le porte-parole des pages blanches en attente de l’ultime procession des signes humains en mal de vivre au jour le jour l’ingratitude des régimes coloniaux. L’écrivain est l’anonymat promis en sacrifice à la gloire de l’immortalité des noms de personnages assoiffés d’humanité. L’écrivain est le souffre-douleur des âmes en peine dans le délire de l’intellectualité pédante. Car, « les spéculations purement intellectuelles dépouillent l’univers de son manteau sacré ». <sup>7</sup>

A l’écrivain déchiré répond le lecteur outragé par l’audace des mots gagnés par la folie des hommes. Ainsi, « on en revient toujours au lecteur, comme à l’indispensable collaborateur de l’écrivain. Un livre n’a pas un auteur, mais un nombre indéfini d’auteurs. Car à celui qui l’a écrit s’ajoutent de plein droit dans l’acte créateur l’ensemble de ceux qui l’ont lu, le lisent ou le liront ». <sup>8</sup> Aussi et paradoxalement le lecteur sauve-t-il l’écrivain en lui conférant le pouvoir de survivre dans la reconnaissance de la continuité de son œuvre à condition que le critique consente à s’effacer pour un temps, en fait celui de la durée, et laisser l’œuvre vagabonder dans la conscience des lecteurs. Parce que précisément et « étymologiquement, la notion de con-science évoque la sortie de la solitude, le dédoublement d’un être avec. (...) ». <sup>9</sup> De fait, la conscience qui lie l’écrivain au lecteur est-elle promesse d’altérité dans le rite initiateur des signes maghrébins réfugiés dans l’oralité.

Par l’écriture, cette oralité se retrouve assiégée, trahie par ses fils adorateurs de la plume et pourtant combien soucieux de réconcilier leurs pratiques d’expression. Les Maghrébins ont perdu le génie de se dire par le geste et l’œil ; la langue écrite leur a usurpé la faculté de se raconter dans les veillées, autour des feux de camp lorsque la pénombre leur murmure leurs légendes oubliées. Le Maghrébin « (...) [est] victime des pénombres où les sens rencontrent le cœur ». <sup>10</sup>

La fascination de l’écrit a submergé la maghrébinité amoureuse éternelle de la parole vivante. Les Maghrébins ont malgré eux oublié les vents de leurs ambitions intellectuelles fondées sur une conception dynamique du fait littéraire qui naturalise l’être même de la littérature. Les Maghrébins interpellent leur mémoire évanouie qui revendique une sémiotique dont la puissance pourrait les révéler et les réveiller à eux-mêmes. Ils se forgent un discours de réconciliation vécu sous le signe de la transtextualité et de la recherche de l’Autre noyé dans l’incertitude des signes linguistique et sémiologique. Leurs pratiques d’écriture contrecarrent leur désir de fiction pour s’ouvrir sur un mouvement sinusoïdal d’écriture, instaurant le dialogue des symboles qui se dénoncent.

Leur œuvre commune, leur livre absolu échappent à toute tentative d'enfermement et d'emprisonnement du sens par leur volonté combien affirmée d'aller au-delà de l'achèvement critique des œuvres qui transcendent le simple hermétisme de leur identité en dérive afin de révéler le sens caché du profond acte d'écriture et de réécriture permettant aux œuvres de demeurer ésotériques, et ce malgré, leurs paroles en souffrance. Les Maghrébins s'inscrivent dans l'immensité de la distanciation et l'infini de la traversée jamais totalement achevée et toujours en voie d'achèvement : l'éternel vagabondage du verbe pronominal et réflexif en naufrage.

La littérature maghrébine d'expression française a choisi Midi pour s'annoncer au monde ; le masque tombe, les écrivains connaissent le soulagement car « ces textes enfouis dans les bibliothèques, à quoi bon les déterrer si ce n'est pour nous reconnaître en eux, pour y retrouver la trace de notre bêtise ou de notre générosité, pour que les erreurs et les intuitions de ceux qui nous ont précédés ne tombent pas dans le néant de l'inutilité ? Ces pages jaunies par le temps, je me refuse à les considérer comme des curiosités littéraires avant que les problèmes qu'elles posent n'aient été résolus ». <sup>11</sup>

### **Principales références bibliographiques**

<sup>1</sup> Irène JACOB (propos recueillis par Nicolas TRUONG, « Au diapason de l'imagination », Le Monde de l'Education, n°338, juillet-août 2005, p. 56.

<sup>2</sup> Raoul VANEIGEM, « Dresser l'animal rentable », Le Monde de l'Education, n°338, juillet-août 2005, p. 57.

<sup>3</sup> Catherine HENRI, Philippe MEIRIEU, « Enseigner ou comment déclencher le désir », Le Monde de l'Education, n°338, juillet-août 2005, p. 72.

<sup>4</sup> Alain SERRES (propos recueillis par Véronique DUMAS, « L'apocalypse nucléaire racontée aux enfants », Historia, n°704, août 2005, p. 95.

<sup>5</sup> Jean ABITBOL (propos recueillis par Olivier POSTEL-VINAY, « La voix est le propre de l'homme », La Recherche, n°384, mars 2005, p. 59.

<sup>6</sup> Ibid., p. 60.

<sup>7</sup> Jean GIONO, Les Vraies Richesses, Grasset.

<sup>8</sup> Michel TOURNIER, Le Vol du vampire, in ORGANIBAC, Thèmes de culture générale et littéraire, Editions Magnard.

<sup>9</sup> Georges GUSDORF, La Parole, Coll. Sup., section « Initiation philosophique », PUF, Paris, 1968, p. 62.

<sup>10</sup> Jean Cocteau, Le Grand Écart, Stock.

<sup>11</sup> Léon-François HOFFMANN, Le nègre romantique (personnage littéraire et obsession collective), collection Le Regard de l'Histoire, Payot, Paris, 1973, p. 11.